

## **Nul ne pourrait rêver d'une plus belle région**

Cela aurait tenu de l'impossible. L'hiver surtout, quand une dernière neige d'une si incroyable légèreté qu'elle n'avait pas paru réelle, plutôt quelque chose de très mystérieux, en même temps que de très beau venu d'un autre monde, avait recouvert ce paysage magnifique et qu'on pouvait l'admirer, étant monté sur l'une de ces collines dont il est composé. Rien que de collines, sans aucune plaine apparente, avec des forêts sur les pentes les plus raides et les moins aptes à offrir quelque possibilité à une agriculture traditionnelle et forte. Rien que de grandes ondulations avec lesquelles le soleil jouait en allongeant parfois démesurément les ombres, parce qu'alors nous étions déjà en fin de journée.

Que c'était beau. Bien plus que cela, magique. Au loin se profilaient les grands sommets dont la rudesse n'avait rien à voir avec la délicatesse de ce premier plan, son doux velouté, aurait-on même pu dire.

Et là, de cette sommité certes modeste, juste quelque cinquante mètres de plus haut que le premier village d'où il venait, rien de plus, on se plaisait à reconnaître tous ces vallons, et tous ces villages aussi que l'on trouvait sur les pentes, souvent, et c'est naturel, en ces endroits les mieux exposés où le soleil ne se cacherait jamais, et même pas l'hiver, et surtout pas en cette merveilleuse mauvaise saison, quand la lumière vous fait comprendre que c'est bien là la chose essentielle de la vie. Sans la lumière, la si belle lumière, l'ombre, l'obscurité, la nuit et puis la mort. Au fait, que voit-on encore, quand l'on est mort. La lumière ou la nuit ?

La neige scintillait tant, et même que la journée peu à peu se terminait et que le soleil, là-bas, justement, ne vous offrait plus guère que les grandes ombres d'autres collines, que l'on devait fermer les yeux. Elle était partout, cette si belle neige, et si belle qu'on aurait voulu non seulement se rouler en elle, mais la tenir, mais la croquer, sur les toits, sur les forêts, elle couvrait les chemins peu courus, juste voyait-on parfois, un peu au loin, une route dégagée sur laquelle allait un véhicule qui devait rejoindre un village. Et un village lui aussi perché sur une petite colline, là-bas, un tout petit village avec seulement quelques maisons bien serrées les unes contre les autres. Tandis que d'autres agglomérations, on ne sait pourquoi, par une situation encore plus enviable, si c'est possible, étaient devenues carrément de petites villes.

Mais en tout il restait l'harmonie. Les bâtiments avaient des proportions justes. Aucun cube. Seulement des bâtisses traditionnelles avec leurs toits d'une belle pente et couverts de neige. Oh ! ici, il ferait bon vivre. Et qu'y ferait-on ? Rien, si ce n'est demeurer un contemplatif absolu, considérant que le reste de la vie n'en vaut pas peine, qui ne se lèverait le matin que pour se nourrir d'impressions et de paysage, venant souvent ici, sur la colline, un coin que l'on aimerait et duquel jamais personne ne pourrait vous déloger. Que diable !

On voyait l'église, qui était la seule construction un peu haute, dans ce premier village. Et son clocher avait un toit si pentu que la neige n'y tenait pas,

jamais. Si bien que l'église, dans ce paysage tout blanc, était la seule à ce moment-là à offrir un peu de noir, par des tuiles un peu foncées, on suppose, ou par de l'éternit, dans ce blanc immaculé, parce qu'il avait donc encore neigé la nuit passée, rafraîchissant tout ce que l'homme aurait pu toucher et salir.

Un paysage de rêve. Un paysage qui se devrait rester immortel en sa présente beauté, que l'on ne devrait pas modifier. Où l'homme trouve son équilibre et passe une vie paisible et sans qu'il n'ait sans cesse à lutter pour que les choses demeurent. Ô, cette lutte perpétuelle contre ceux qui n'aiment pas les paysages. C'est une vérité, ceux-là ne le voient que pour y planter d'autres maisons, et d'autres maisons encore, et toujours plus de maisons. Et pour y mettre des routes aussi, pour joindre les maisons, et toujours plus de routes encore. Et bientôt pour y placer des usines aussi, toujours plus d'usines, et des routes pour joindre les usines. Et ainsi, les maisons, les routes et les usines, elles auraient mangé le paysage. Et les fumées des usines, ou des voitures qui vont aux usines, elles auraient terni cette neige immaculée d'une poussière grise. Son étincellement aurait disparu. Et toi qui venais ici, tu aurais déserté ton petit coin. Car la souffrance de voir que ton paysage avait disparu, tu n'aurais pas su la supporter. Tu serais resté là-bas où ils sont tous, les yeux fermés pour toujours.

Ce n'aurait été là, heureusement, qu'un grand rêve un peu fou, mais qui sait. Et quand il rouvrait les yeux, après qu'il eut cru à ces choses, de manière trop vive, avec trop de sensibilité, avec cette chose impitoyable qui est là et vous broie des parties intérieures de vous-même que nous ne savez pas trop où situer, peut-être est-ce près du cœur, il les revoyait encore, ses petits villages, préservés, uniques de beauté. Touchant. Harmonieux. Un pays pour l'homme. Un pays pour vivre. Pour aller de l'avant dans la douceur d'une maison où l'on ne crie pas, dans le sein d'une communauté qui ne se déchire pas et où chacun, même le plus réfractaire à l'idée de vivre ensemble, a trouvé sa place.

Et puis maintenant, que le soir n'était pas loin de tomber sur cet excellent pays, les grandes montagnes prenaient là-bas une teinte un peu rosée, et tandis qu'il s'en revenait apaisé au village, Ô combien la neige était douce à ses pas. Et il avait laissé la trace de ceux-ci dans son épaisseur ouatée. Mais c'est sans mal, puisqu'il pouvait se dire que la neige, cette nuit-là, reviendrait une fois encore, et qu'elle recouvrirait toutes traces humaines, en particulier les siennes. De cette manière que la nature se retrouverait une nouvelle fois vierge, immaculée, ainsi qu'elle l'était au tout début du monde.





